

Duong Thu Huong Les amours interdites

Le destin contrarié d'un jeune homosexuel dans le Vietnam des années 1980 inspire à la romancière l'admirable « Les Collines d'eucalyptus »



Sur la côte vietnamienne.
JOHN VINK/MAGNUM PHOTOS

NILS C. AHL

Contre toute attente, c'est au moment où les « ailes opales » du brouillard s'abattent que la clarté et la douceur se frayent un chemin. Si le bonheur se conjugue parfois au soleil, dans les collines de l'enfance et à Saïgon, la paix et la vérité ne viennent que dans le secret d'une chambre, dans la nuit du bain ou dans la prison des pensées. L'une des plus belles scènes des *Collines d'eucalyptus*, le nouveau roman de Duong Thu Huong, surgit au cœur d'une brume épaisse. Au moment où Thanh, le personnage principal, condamné aux travaux forcés, dissimule son plaisir à contempler la tombée subite d'une intense blancheur aveuglant les forçats. Le lecteur trouve dans cette émotion rentrée une partie de la formule secrète qui règle le destin contrarié de ce jeune homosexuel vietnamien. Une formule également au cœur du double mouvement alterné qui guide ce roman, entre l'intérieur et l'extérieur des êtres et des choses, entre l'extrême subtilité des sensations et la simplicité radicale de l'écriture. On sort de ces 800 pages des lambeaux de brouillard au bout des doigts, léger comme après la lecture d'une nouvelle.

Après *Histoire d'amour racontée avant l'aube* (L'Aube, 1991), *Les Paradis aveugles* (Des Femmes, 1991), *Myosotis* (Philippe Picquier, 1998), ou *Terre des oubliés* (Sabine Wespieser, 2006), ce livre est le dixième traduit en français de Duong Thu Huong, née en 1947 dans le nord du Vietnam. Il réinvente l'itinéraire de Thanh, le personnage principal de *Sanctuaire du cœur* (Sabine Wespieser, 2011). Pourtant, il ne s'agit là ni d'une suite ni d'une intrigue dérivée. Au mieux, d'un récit parallèle, au sens où les trajectoires suivies dans ces

deux romans par le jeune homme ne se croisent ni ne se rejoignent jamais. Dans l'épilogue des *Collines d'eucalyptus*, Duong Thu Huong laisse à ses lecteurs le soin d'en imaginer d'autres. Cette générosité est cruelle : le vêtement de sa langue, si sobriement remarquable, habille Thanh comme d'une seconde peau. On ne peut plus l'imaginer qu'au creux de ces longs chapitres au rythme lourd et lent qui filent pourtant à toute allure. Deux fois le même personnage pour deux romans aussi admirables l'un que l'autre. Uniques et indissociables à la fois.

Dès les premières pages, Thanh est au calme, dans l'ombre rassurante et continue d'un bain, où il purge sa condamnation aux travaux forcés pour meurtre. Il ne le quittera pas. Seuls ses souvenirs s'évadent hors de la répétition d'un quotidien finalement plus heureux qu'il en a l'air. Des souvenirs d'une enfance protégée entre des parents professeurs, d'une

On sort de ces 800 pages des lambeaux de brouillard au bout des doigts, léger comme après la lecture d'une nouvelle

adolescence ardente, puis d'une jeunesse errante et dans le demi-jour qui le voit troquer ses premières ambitions d'une carrière à l'université contre un destin d'artiste coiffeur à la mode, à Saïgon.

Dans le sillage de Thanh, c'est la vie quotidienne homosexuelle au Vietnam, à la fin des années 1980, qui est racontée – plus ou moins par le menu. Mieux acceptés qu'ailleurs (et que par exemple aux États-Unis, comme l'affirme l'un d'entre eux), les homosexuels ne sont en effet pas considérés par l'État et le Parti communiste comme de grandes menaces. En revanche, leur existence doit rester dans l'ombre, à l'abri de certaines règles plus ou moins tacites, cantonnées dans des lieux

de rencontre spécifiques. Et beaucoup contractent des unions de circonstance avec des femmes, à l'image de Tiên Lai, l'un des amants de Thanh.

Pour le protagoniste de ce roman, le malheur a un nom : Phu Vuong, jeune rebelle un peu voyou, joueur et trompeur, avec qui il connaît ses premières étreintes dans les collines d'eucalyptus de son enfance. Il s'enfuit avec lui – puis ne cesse de vouloir s'échapper. Une première fois, il change de vie en arrivant à Saïgon. Puis une seconde fois, de manière plus radicale – avant de se faire finalement passer pour un autre au moment de son procès. Traité comme un vagabond, condamné sévèrement, il a fait le choix de l'ombre, définitivement, il se libère de sa liberté. En prison, son regard est toujours perdu dans la jungle qui l'entoure, résigné mais sans amertume.

Une grande partie du roman se construit au fil des débats moraux qui le traversent, et dont certains sont retranscrits, dans le silence et les italiques de ses dilemmes les plus intimes. Ses souvenirs remettent constamment en scène des vies de ses proches et de ceux qu'il a croisés, au prisme de leur éventuelle révolte contre la détermination (sociale, familiale, sexuelle). Certains se présentent d'un pas décidé aux balles du peloton d'exécution, comme l'infanticide Pham thi Lan, d'autres sont dominés par leurs passions, comme Phu Vuong, d'autres encore se réfugient dans l'ombre, comme Tiên Lai et Thanh. C'est pourtant au soleil de Saïgon que ce dernier avait cru trouver enfin le bonheur – avant de s'y brûler les ailes. Il aurait dû le savoir : il n'y a que ces « dingues d'Occidentaux » pour se dénuder et s'exposer ainsi au soleil. Le lecteur, lui, se consumera tout entier dans l'extraordinaire talent de Duong Thu Huong. ■

LES COLLINES D'EUCALYPTUS, de Duong Thu Huong, traduit du vietnamien par Phuong Dang Tran, Sabine Wespieser, 792 p., 29 €.

2/3

► La « une », suite
RENCONTRE avec Duong Thu Huong à son domicile parisien

TRAVERSÉE L'homosexualité comme désir et la fiction comme besoin



4

► Littérature étrangère
Larry McMurtry, Drago Jancar

5

► Littérature française
Alain Galan, Nina Bouraoui

6

► Histoire d'un livre
La Guerre des forêts. Luttres sociales dans l'Angleterre du XVIII^e siècle, d'Edward P. Thompson



7

► Cinéma
La biographie d'Eric Rohmer. Les entretiens avec Jean Douchet

8

► Le feuilleton
Eric Chevillard s'éclaire à la noieure de Bruce Bégout



9

► Roman noir
Angoissant Rafael Reig

PRIÈRE D'INSÉRER

JEAN BIRNBAUM

Monsieur l'Avocat général, cher Philippe Bilger,

Vous êtes un fidèle lecteur du « Monde des livres ». Sur votre blog, vous jugez nos articles avec la rigueur qui sied aux magistrats. Il vous est même arrivé de prononcer, contre notre supplément, quelque réquisitoire. Récemment, portant aux nues la romancière Françoise Bourdin (qui « dépasse de très loin » Marc Levy, précisez-vous), vous déploriez que la critique ne partage pas votre enthousiasme, et vous faisiez le procès du « Monde des livres » et de la presse littéraire en général. Pour mériter ses louanges, ironisiez-vous, tout auteur doit remplir les conditions suivantes : vendre peu ; porter « le monde déshérité » sur ses épaules ; « instiller de l'hermétisme et glorifier l'homosexualité ».

Ce dernier argument nous est revenu en mémoire, au moment de boucler ce supplément : voilà qu'aujourd'hui, et nous implorons votre clémence, nous consacrons trois pages, dont la « une », à des livres qui ont pour thème l'homosexualité. A notre décharge, sachez que si nous les mettons à l'honneur, c'est que nous leur souhaitons le plus large rayonnement. Au reste, si vous lisez ces textes, vous constaterez vous-même qu'ils illustrent la fécondité littéraire de l'expérience homosexuelle, fécondité dont témoignèrent jadis des écrivains appréciés de vous. A commencer par Proust, que vous portez presque aussi haut que Bourdin.

Pour conclure, laissez-nous citer un autre auteur à succès. Il a vendu beaucoup de livres et il en vend toujours beaucoup, bien qu'il ne soit plus de ce monde. Roland Barthes. Vous apprécierez sans doute son argumentation, d'autant plus qu'elle s'adresse explicitement aux hommes de loi : « Le pouvoir de jouissance d'une perversion (en l'occurrence celle des deux H : homosexualité et haschich) est toujours sous-estimé. La Loi, la Doxa, la Science ne veulent pas comprendre que la perversion, tout simplement, rend heureux ; pour préciser davantage, elle produit un plus : je suis plus sensible, plus perceptif, plus loquace, mieux distrait, etc., et dans ce plus vient se loger la différence (et partant, le Texte de la vie, la vie comme texte) » (Roland Barthes par Roland Barthes, Seuil, 1975). Espérant que ce plaidoyer pour le droit à la différence (littéraire) vous aura convaincu, nous vous souhaitons, Monsieur l'Accusateur public, une bonne année et d'heureuses lectures. ■

10 ► Rencontre
Bernard Quiriny, à bonne distance



A Paris, où elle vit en exil, Duong Thu Huong partage son temps entre la littérature et la politique. Tout en s'adonnant, à l'occasion, à l'occultisme et à la lecture de « Détective »

« Au Vietnam, l'homosexualité reste un tabou »

RENCONTRE

FLORENCE NOVILLE

C'est au 9^e étage d'un immeuble du 13^e arrondissement de Paris, où elle vit depuis 2006. Dans l'entrée, une table à repasser ouverte. Le long du mur, trois paires de chaussures à la queue leu leu. « Entrez », dit Duong Thu Huong en s'excusant « pour [son] français ». Dans la prison vietnamienne où elle a passé sept mois, il y a plus de vingt ans, Dong a perdu 17 kg. Ce qui ne l'a pas empêchée d'y apprendre la langue du colonisateur dans un vieux dictionnaire qui lui venait de son père. Cela seul en dit long sur le tempérament de la dame. Qui trouve pourtant sa maîtrise du français insuffisante. « Enfin, dit-elle. Entrez donc... »

Dans le salon, une nappe blanche recouvre la table basse. L'ordinateur est religieusement posé là et nous nous asseyons de part et d'autre comme pour une cérémonie du thé. Duong Thu Huong – dont le nom signifie « soleil » et le prénom « essence d'automne » – se tient bien droite entre une photo de rizières et une vue imprenable sur les tours de Tolbiac. Etonnant comme cette femme de 66 ans ne fait pas son âge. Comme les épreuves semblent avoir glissé sur son visage. Elle a pourtant connu la guerre du Vietnam (« la lutte contre l'envahisseur américain »), le combat pour la démocratie (« sa » guerre à elle contre le régime de Hanoi), un mariage malheureux (qui explique son goût pour la solitude), la prison, l'exil... Elle semble considérer tout ça avec un curieux mélange de conviction et de distance. « Oui, dit-elle. Cela fait trente ans que je lutte... J'ai été "la fille bien aimée du Parti" avant de devenir l'"ennemie du peuple". Cela forme une habitude. » Elle dit cela dans sa langue, un peu comme elle aurait dit : « Cela forge le caractère. »

Le caractère, elle l'a bien trempé et double. Dong Thu Huong. D'un côté la « lutteuse » de l'ombre, celle qui, depuis son repaire parisien, envoie au pays tracts, pamphlets et essais politiques. De l'autre, la romancière reconnue. Deux territoires, comme deux hémisphères cérébraux. Deux vies qui, sans doute, se nourrissent l'une de l'autre mais « ne se mélangent pas ». Duong cloisonne, comme une clandestine. « La lutte est l'expression de ma responsabilité envers mon peuple. Tandis que la littérature est mon domaine à moi. »

Nous pénétrons sur ses terres réservées avec *Les Collines d'eucalyptus*, une plongée envoûtante et pleine de poésie dans le Vietnam des années 1980. Qu'est-ce qui lui a inspiré l'histoire du jeune Thanh, ce fils modèle dont le destin bascule lorsqu'il découvre son homosexualité ? « Un jour, mon neveu s'est enfui de chez lui, et sa famille m'a demandé de le retrouver, raconte-t-elle. Comme j'en étais incapable et que

je me sentais coupable, j'ai écrit ce roman. Après Sanctuaire du cœur [Sabine Wespieser, 2011], où j'envisage une autre réponse, mon hypothèse ici est qu'il était homosexuel et, comme Thanh, prisonnier de son homosexualité. Dans un village vietnamien, lorsqu'une famille a un enfant homosexuel, on fait semblant de l'ignorer, mais le jeune doit partir. Les bouddhistes pensent certes que "tout le monde a le sang rouge et les larmes salées", mais l'homosexualité reste un tabou. »

« Une curiosité pour l'occulte »

Le poids de la tradition, Duong l'a beaucoup développé dans ses livres. Ce qui est particulièrement sensible ici, en revanche, c'est à quel point le roman est imprégné de mystère et d'invisible. Thanh n'est pas seulement tombé amoureux de Phu Vuong, il est sous son emprise. Et l'odieux Phu Vuong va le manipuler jusqu'à l'irré-

parable. Duong parle du destin qui distribue si injustement les cartes entre les naïfs et les roués, et des terreaux où le mal s'enracine. « Dans cette vie, on ne craint pas les voyous, car on connaît les raisons de leur méfaits », écrit-elle dans *Les Collines d'eucalyptus*. On ne craint pas davantage les méchants, car ils devront payer un jour lequel il se regarde. Il y a des taches noires sur son âme. Des taches qui grandissent avec lui comme une ombre. » Ce « kar-

ma lourd et malsain », Duong le décrit un peu comme Baudelaire ses monstrueuses chimères : agrafé à ses épaules, ses griffes plantées dans la chair et son poids aussi lourd qu'« un sac de farine ou de charbon ». Cela a l'air pour elle si réel, si « visuel », qu'on tente d'en savoir plus. « Oui, dit-elle, j'ai, avec les êtres, l'intuition du karma. Je vois des choses que les autres ne voient pas. Comment appelez-vous ça, en français, un sixième sens ? Souvent, je devine sans me tromper. » C'est la raison pour laquelle ses romans sont piquetés de détails subtils renvoyant à des univers « irrationnels ». Des mains, des visages qui parlent. Des âmes qui harcèlent les vivants « parce que quelque chose en elles est noué qui n'arrive pas à se dénouer ».

Cette « grande curiosité pour l'occulte » – elle raconte comment un vieux médium de Saïgon, fatigué, décrépi, lui a un jour désigné l'exact cours de sa vie –, Duong s'en

Extrait

« Subitement, le corps de Cuong frappa ses yeux avec une intensité particulière. Le désir monta en lui, un désir qu'il n'avait encore jamais connu. Car il avait pour objet un être dont il n'avait jamais soupçonné qu'il puisse le devenir. Les sens chavirés, n'écoulant que les besoins de son corps, Thanh courut vers son ami. L'étreignit des deux bras et déposa entre ses omoplates un baiser.

Cuong se retourna vers lui, stupéfait. Une stupeur qui se transformait très vite en méfiance, puis en affolement et enfin en effroi. Rouge comme une tomate, il repoussa Thanh avec force. Silencieusement mais méchamment. Ce fut bref, personne n'avait rien remarqué. Thanh se ressaisit, recula d'un pas, le visage blême.

Qu'aj-je fait ?
J'aime donc Cuong ? Depuis longtemps ?

Suis-je homosexuel ? Un de ceux qu'on appelle les « enculés » ?

J'ai déjà 16 ans ! Pourquoi n'en ai-je rien su jusqu'à maintenant ? Parce que personne ne m'a révélé l'existence de l'homosexualité. Personne ne m'a dit que ce n'est pas si rare. Un caprice de la nature, dans lequel ma volonté n'est pour rien. Jusqu'ici j'ai vécu dans l'ignorance, comme ces misérables paysans analphabètes qui ne savent pas que les bactéries vivent dans l'eau de la rivière et qu'elles peuvent leur transmettre la dysenterie. L'humanité meurt plus de son ignorance que de la guerre. »

LES COLLINES D'EUCALYPTUS, PAGE 215



Duong Thu Huong.
STÉPHANE LAVOUE /
PASCO POUR LE MONDE

Une inlassable opposante au régime de Hanoi

Devenue indésirable, l'ardente démocrate a dû quitter le Vietnam en 2006, où ses livres sont interdits

ÉCLAIRAGE

BRUNO PHILIP

CORRESPONDANT EN ASIE DU SUD-EST

Écrivaine et dissidente. Duong Thu Huong s'inscrit dans une longue tradition vietnamienne selon laquelle la littérature et l'engagement sont indissociables, l'homme ou la femme de lettres ayant pour devoir de s'impliquer dans la société. Pour Phan Huy Duong, l'un de ses traducteurs, cette conception implique qu'« il n'y a pas de frontières entre la litté-

ture et la politique ». La romancière précise. Elle ne fait pas une littérature « engagée ». Mais elle ne saurait envisager son existence sans ces deux composantes, l'écriture et la lutte. Pour son idéalisme et son inflexibilité sur les principes, elle a payé cette double vie d'un double prix : le rejet et l'exil.

Née dans le nord du pays en 1947, dans une famille « ni riche ni pauvre », comme elle le dit, elle reçoit une éducation traditionnelle avant d'étudier à l'École supérieure de la culture, une institution où sont formés les futurs comédiens. Entre 1967 et 1974, durant la guerre contre les États-Unis, elle est actrice du théâtre aux armées, envoyée « chanter

plus haut que les bombes » sur le 17^e parallèle, la zone la plus exposée. Cette expérience, qui fera d'elle l'une des figures artistiques favorites du régime dans un premier temps, lui permettra, plus tard, de décrire sans fard le conflit et ses répercussions sur la société vietnamienne, avant de dénoncer les « abus de pouvoir » et autres « mensonges » des « bourgeois rouges », responsables du système.

Lâcheté des intellectuels

Les premières censures qu'elle subit ont trait à ses pièces de théâtre. Mais cela ne suffit pas à la faire taire. Dans les années 1980, Duong s'élève publiquement contre la classe politique de son

pays, ainsi que contre la lâcheté des intellectuels. Membre du Parti communiste vietnamien (PCV), elle en est exclue en 1990. L'année suivante, elle est jetée en prison, sans procès, durant sept mois, pour avoir été trop loin dans la critique du système ; elle est accusée de « vols de secrets d'Etat pour les revendre à l'étranger » : une mascarade destinée à punir celle qui a osé faire passer *Roman sans titre* (Des femmes, 1992) – livre quelque peu sulfureux racontant la vie d'un soldat durant la guerre – en France et aux États-Unis. Dans ces deux pays, écrivains, artistes et associations de défense des droits de l'homme se mobilisent pour la faire libérer.

Alors que son aura littéraire continue de grandir à l'extérieur du Vietnam, elle choisit de rester dans son pays, où elle passe plusieurs années sous la surveillance de la police du régime. Après le succès de *Paradis aveugles* (Des femmes, 1991) et d'*Au-delà des illusions* (Philippe Picquier, 1996), ses livres sont interdits de vente et de publication sur sa terre natale. Duong Thu Huong refuse de se laisser acheter quand on lui propose d'habiter une résidence réservée aux apparatchiks et fait même savoir au puissant secrétaire général du PCV, Nguyen Van Linh, que son obsession à elle est de « lutter pour la démocratie, pas de vivre comme un ministre ».

En janvier 2006, l'écrivaine s'installe en France, où elle poursuit, en termes virulents, sa dénonciation du gouvernement de Hanoi, « corrompu, brutal et ignoble ». Selon elle, celui-ci s'attache à « tromper » les Occidentaux, qui souvent tombent dans le panneau. Surtout, elle critique la propagande permanente destinée à perpétuer le « mythe » de la guerre « juste » menée par des « soldats héroïques » contre les impérialistes. Le but de la manœuvre étant de préserver la légitimité du parti unique, d'en camoufler les dérives, de masquer les inégalités et l'égoïsme de la nomenklatura... Aujourd'hui, Duong Thu Huong n'a plus de passeport vietnamien. ■